

Rebonjour Léo Ferré

Mon cher Léo,

Depuis une dizaine d'années tu me manquais beaucoup et j'avais bien du mal à parler de toi au passé. J'essayais de t'appeler quand ton nom venait dans la conversation, le « regretté » Léo Ferré.

Oui, je te « regrettai » beaucoup Léo. Tu dénonçais les idoles et tu te laissais « promouvoir » comme un soutien-gorge ou un produit détersif. Tes entrées en scène, on aurait dit au pire l'entrée des gladiateurs, et au mieux l'entrée du clown. Tu dénonçais le système et tu t'y installais. Et les textes de certaines de tes chansons (je sais bien qu'ils n'étaient pas de toi) ne sonnaient plus juste. Ni dans la tendresse. Ni dans la révolte. Ni simplement à l'oreille.

On aurait dit que tu te pastichais toi-même.

Et voici que cette année, je te retrouve (1). Non tu ne seras jamais sobre, et ton goût ne sera jamais sûr. Mais te voici enfin redevenu toi-même. Tel que tu es ; modeste, vaniteux, pudique, exhibitionniste, ingénument cabotin et sincère absolument.

Je sais Léo que tu viens de vivre une grande souffrance. Et peut-être le fallait-il, Léo.

Car tu donnes, cette année, l'impression de débiter. Tu as des maladresses d'adolescent.

Tu ne cessas jamais d'être habile. Mais tu te contentais souvent de tics et de trucs. Et te voilà redevenu poète. Les vieux soldats ne meurent jamais (ce qui est consternant pour leurs proches). Les vrais poètes, eux, ne vieillissent pas. Ils commencent à vivre tous les jours et réinventent sans arrêt l'amour et la colère.

Je suis heureux, Léo, de saluer ici le début de ta nouvelle carrière. Le « vieux homme » en toi n'est pas tout à fait mort. Mais il agonise.

Tu as l'air, dans ton tour de chant, d'un orchestre qui



s'accorde. Nous attendons de toi tes chants les plus hauts.

« Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare »

a dit Aragon (mis en musique par ton ami Brassens).

Te voici maintenant devenu par la grâce de la détresse, de la solitude, de l'angoisse, de la fureur (et de l'espoir), redevenu aussi jeune que lui.

A nos âges, Léo, la jeunesse c'est le seul bien qui nous reste.

Je t'embrasse.

Yves Audouard.

(1) A Bobino.